PREMIERE ANNEE. — N° 33. 35 centimes SAMEDI 19 DECEMBRE 1925.

C.I.R.A.

L'INSURGÉ

ABONNEMENTS
France, 6 mois : 6 fr.; 1 an, 12 fr.
Extérieur, 6 mois, 12 fr.; 1 an, 24 fr.
Chèque postal Colomer 724-45.

Journal d'action révolutionnaire et de culture individualiste

Rédaction et Administration :
259, rue de Charenton, 259, PARIS

Hebdomadaire, paraissant le samedi
sous la direction d'André COLOMER

Le mécanisme de la provocation

C'était quelques jours après l'attentat de Germaine Berton contre Marius Plateau. A l'imprimerie Dangon où je présidais à la mise en pages du **Libertaire**, mon jeune camarade Harmant (Gohary) était venu, selon l'habitude qui lui était chère, m'aider à la correction des épreuves.

Gohary était un studieux. Il donnait aux jeunesses l'exemple de la volonté et de la méthode pour la conquête du savoir. Il était doué d'un extraordinaire esprit d'observation agile à détailler les faits et à discerner la jointure des événements. Derrière ses lunettes son regard aigu analysait avec assurance.

Ce jour-là, Gohary me semblait un peu inquiet, mais sans grand trouble et, à coup sûr, sans aucun désespoir. Je discernai plutôt, dans l'expression de ses yeux, de la peine, mais une peine qui raisonne.

Il me parla de Germaine Berton et me dit presque textuellement :

« C'est bien malheureux qu'elle ait fait cela. Oui, depuis longtemps, son esprit était orienté vers l'acte individuel, mais du temps où nous habitions ensemble, j'étais arrivé à l'en détourner. Elle voulait alors jeter une bombe à la Chambre des députés. J'avais fait de mon mieux pour l'en dissuader. J'y étais parvenu. Malheureusement elle tomba sous l'influence d'un homme néfaste, un homme qui, par sa puissance hypnotique, est arrivé à aliéner la volonté de Germaine. Ce fut sa perte. Pauvre Germaine ! »

Et je distinguai sur le verre des lunettes une légère buée...

Peu de jours passèrent. A peine une semaine. Et le petit Gohary était trouvé dans sa chambre, la tempe trouée d'une balle, serrant dans sa main le verre de sa lampe.

***

Aujourd'hui que l'agent provocateur est démasqué et que nous connaissons tous les moyens d'action du hideux serviteur de la Sûreté générale, je ne peux plus hésiter.

L'homme néfaste sous la coupe duquel tomba la malheureuse Germaine, repoussée de partout, désemparée, prête à tout pour fuir le désespoir de vivre, celui qui reçut les confidences de la jeune terroriste et guida sa main armée vers la rue de Rome, c'est Le Flaoutter, le même agent provocateur qui dénonça à la police de M. Poincaré le petit Philippe armé par lui d'un revolver qui devait servir à abattre le président du Conseil ou le président de la République. Et le jeune terroriste, cette fois-ci, ne put pas atteindre la place eBauvau ou l'Elysée aussi facilement que Germaine put parvenir à la rue de Rome. Nous saurons un jour comment il fut assassiné en chemin.

***

Ces trois événements, qui se sont tous déroulés à l'ombre sinistre d'un Le Flaoutter ont le terrible avantage de nous permettre de discerner et de décrire le mécanisme policier de la provocation.

Démonstration simple et rapide en trois temps d'exécution, et l'acteur — l'exécuteur — remarquez-le bien, est toujours le même : Le Flaoutter, représentant la Sûreté générale de l'Etat républicain.

1° Quand il s'agit d'attentat contre les adversaires politiques (royalistes ou communistes), on reçoit la confidence du terroriste, on l'arme ou on le fait armer et on le laisse passer en toute tranquilité, jusqu'à ce qu'il ait accompli le geste qui débarrassera le gouvernement des personnages qui le gênent. Au besoin même, on suggérera le meurtre par l'hypnotisme.

2° Quand il s'agit d'attentat contre les chefs de l'Etat, on reçoit encore les confidences du terroriste, on l'arme, on monte toute une affaire qui aura le double but de procurer de l'avancement aux gens de police qui auront eu l'air de sauver la vie de leurs patrons et d'apporter au gouvernement de chauds prétextes pour persécuter les militants révolutionnaires et balayer les milieux subversifs. Puis l'on organise un traquenard, dans lequel un malheureux enthousiaste laisse sa vie. Ce fut le cas de Philippe — mais comme on découvrit qu'il portait le nom de Daudet, adieu la belle affaire, le tam-tam glorieux dans la presse, l'avancement et les décorations. Et ce fut le honteux maquillage en suicide.

3° Quand un être humain s'avise de voir clair dans les ténèbres de la police, quand il discerne la trame de la machination dans un des deux premiers crimes policiers, il est condamné à mort.

Ce dernier cas fut celui de Gohary.

Espérons que cela ne deviendra pas le cas de l'auteur de ces lignes.

André COLOMER.

Pour la vie de " L'INSURGÉ " Pour la prospérité de son Club

Nous devons la vérité à nos amis, sans fard.

La vie de l'INSURGE est en péril.

Le Club des Insurgés traverse une mauvaise passe.

Et cependant jamais l'INSURGE n'eut autant de lecteurs ; jamais les débats du Club ne furent plus complets, plus riches en orateurs de toutes tendances.

Mais voici la vérité : il est absolument impossible à un hebdomadaire, dans les conditions économiques actuelles, de pouvoir vivre par les seules ressources de sa vente au numéro. Tous les journaux, politiques et autres, sont soutenus soit par la publicité, soit par les subventions des partis ou groupements financiers qu'ils représentent.

Alors sur qui et sur quoi l'INSURGE peut-il compter ?

Sur les bénéfices du « Club des Insurgés » ? Mais encore faut-il que les dépenses n'excèdent pas les recettes. Encore faut-il que nous puissions payer les affiches, les timbres, la location de la véritable organe de publicité du Club paraisse régulièrement et soit répandu en assez grand nombre pour toucher un vaste public ? Encore faudrait-il que chaque séance du Club rapportât la somme de 400 francs qui représente le déficit hebdomadaire de l'INSURGE.

Nous tournons ainsi dans un cercle vicieux qui peut entraîner la mort du journal et la disparition du Club.

Une seule chance de salut s'offre à tous ceux qui ont suivi régulièrement notre effort et qui ne veulent pas le voir sombrer. La voici :

Que chaque auditeur du Club des Insurgés qui veut assurer la continuation des débats auxquels il s'est si fortement intéressé ;

Que chaque lecteur de ce journal qui est le meilleur bulletin de propagande hebdomadaire du Club, fasse, une fois pour toutes, ce petit sacrifice qui va tirer de l'ornière nos deux œuvres :

Envoyer à André Colomer, 259, rue de Charenton, Paris (12e), soit par mandat, soit par chèque postal, 724-45, Paris, UN BILLET DE CINQ FRANCS.

Qu'est-ce que cinq francs, aujourd'hui, au cours du change? Bien peu de chose pour la plupart d'entre vous. Et cependant en multipliant seulement cinq par cinq cents (les cinq cents dévoués que nous escomptons parmi les cinq mille lecteurs de l'INSURGE) nous obtiendrons la somme de 2.500 fr., tout juste ce qu'il faut à l'INSURGE pour réparer la brèche des vieilles dettes et faire patienter un peu notre malheureux imprimeur qui n'en peut mais; tout juste de quoi rafraîchir la publicité de notre club par deux ou trois cents affiches bien placées sur les murs de Paris.

Allons, les amis, un bon mouvement ! Envoyez-nous vos cent sous et vive l'INSURGE !

Sinon, nous porterons ensemble le deuil d'une belle chose qui n'aura pas duré longtemps. Et n'en auriez-vous pas quelque remords ?

Simone Larcher fait la grève de la faim

Depuis dix jours, une jeune fille de 20 ans, Simone Larcher, emprisonnée à St-Lazare pour propagande antimilitariste, fait la grève de la faim pour obtenir l'application du régime politique.

Il est honteux que le prolétariat révolutionnaire tolère une telle ignominie. Va-t-on laisser, sans protestation efficace, mourir de faim celle qui est en prison pour avoir voulu élever la voix en faveur de ceux que l'on assassine au Maroc ?

La police politique et les anarchistes

La séance du 8 décembre au Club des Insurgés fut particulièrement passionnante. Elle était consacrée à *Une plaie sociale: la police politique.*

Me Albert Willm et André Colomer comme orateurs sur ce sujet brûlant d'actualité, au lendemain de l'odieux verdict du jury de la Seine, dans l'affaire Philippe Daudet.

Malgré le boycottage policier qui se manifeste par la lacération de nos affiches dans certains quartiers, plus de trois cents personnes remplissaient la salle de l'Utilité sociale.

Albert Willm, en un exposé lumineux, étaya sur des faits précis sa conviction de l'assassinat du petit Philippe, dans la boutique de Le Flaoutter, par les policiers de la Sûreté générale. Il montra dans ce crime un acte digne de cette police politique qui, de tous temps, n'hésita pas à attirer les révolutionnaires, et plus spécialement les anarchistes dans les traquenards qu'elle montait pour les perdre et pour justifier son existence.

Willm rappela comment on voulut impliquer Charles Malato. Il révéla les témoignages mensongers des gens de police qui voulaient perdre à tout prix le militant libertaire.

Et, rappelant son rôle personnel dans l'affaire Dreyfus, l'orateur manifesta sa confiance dans la marche de la vérité. Il y a trop de faits qui crient la culpabilité de la haute police dans l'affaire Philippe Daudet, pour que l'opinion publique reste indifférente.

Les applaudissements des auditeurs manifestèrent la forte impression produite par le discours de Willm.

André Colomer trouvait ainsi sa tâche singulièrement facilitée. Tout le côté expérimental du sujet avait été éclairci. Il ne restait plus qu'à préciser du point de vue anarchiste. Notre camarade le fit très nettement et complètement.

Laissons-lui la parole :

« La police politique du gouvernement républicain vient de donner, dans l'affaire Philippe Daudet toute la mesure de son ignominie. Mais toutes les polices politiques de tous les gouvernements quels qu'ils soient sont capables de crimes analogues. La police fasciste l'a prouvé avec l'assassinat de Matteotti. La police tchékiste s'est rendue coupable de crimes aussi abominables. Et si, demain, Léon Daudet avait le pouvoir, il ne répudierait pas sa police politique, même si elle accomplissait des forfaits aussi odieux que ceux dont il souffre personnellement aujourd'hui.

« Seuls les véritables anarchistes, ceux qui s'offrent à tout état, peuvent se dire les véritables adversaires de la police politique. Car ils ne combattent pas une police politique pour la remplacer par une autre. Ils veulent l'abolition de tout ce qui nécessite, de tout ce qui provoque une telle plaie sociale. Ils sont contre toute police et contre toute politique. Ils veulent supprimer le gouvernement des hommes et mettre à sa place l'administration des choses par les producteurs.

« Aussi est-ce un non-sens que de parler de collusion de la police et de l'anarchie. Police et anarchie sont deux antinomies, deux termes essentiellement contradictoires.

« Mais il y a des policiers qui pénètrent les milieux anarchistes et se font passer pour anarchistes.

« Comme dans tous les milieux révolutionnaires, mais plus facilement que dans les partis, parce qu'aucune condition n'est posée pour participer au mouvement libertaire. Toutes les portes sont ouvertes largement et entre qui veut sans conditions.

« C'est ainsi que Le Flaoutter et d'autres sans doute, qui n'ont pas encore été démasqués, ont pu sévir dans les milieux anarchistes.

« Mais de tels êtres ne sont plus des anarchistes : ce sont des policiers professionnels ou occasionnels, les pires ennemis de l'Anarchie.

« Dans les colonnes du *Libertaire* et puis plus complètement dans l'*Insurgé*, j'avais dénoncé l'ignoble mouchard, le lâche agent provocateur responsable de la mort du petit Philippe.

« Et cependant la confusion régnait parmi le public qui ne lit ni le *Libertaire*, ni l'*Insurgé*. Et les journaux de grande information laissaient subsister l'atroce confusion qui pouvait encore faire passer Le Flaouter pour un « anarchiste ». Et la légende de la collusion de la Police et de l'Anarchie allait son train.

Elle fut renforcée par l'attitude de la majorité des rédacteurs du *Libertaire*, qui jugèrent, d'abord, que nous n'avions pas à prendre parti dans l'affaire Philippe Daudet, sous prétexte qu'il s'agissait du fils de Léon Daudet, chef royaliste, et finirent même par soutenir avec acharnement la thèse du suicide.

« Ma forte conviction personnelle m'emse de l'assassinat policier en un numéro spécial qui portait en manchette ce titre : *Avec Léon Daudet contre les flics assassins.*

« Ce fut alors des colonnes du *Libertaire* un débordement d'injures et de calomnies dont je préfère ne plus garder le souvenir.

« Quand vint le procès Bajot-Daudet et que je pus, à sa faveur, briser la conspiration du silence de la grande presse quant à mon attitude dans l'affaire, alors que je venais de lever publiquement le masque du mouchard Le Flaoutter et de trouver la trame des machinations policières qui coûtèrent la vie au petit Philippe, il n'y eut plus d'épithètes assez malsonnantes pour me qualifier dans l'organe de l'Union anarchiste française.

« Ce fut une explosion d'indignation et l'on alla jusqu'à prononcer cette absurdité que je m'étais moi-même comporté comme un mouchard, puisque... j'avais dénoncé le mouchard Le Flaoutter. Raisonnement du même acabit que celui de ces farceurs qui, pour ne pas être autoritaires, se refusent à exercer toute autorité sur les basses passions qui les réduisent à l'état de bêtes malfaisantes.

« Et cependant, je venais de rendre un immense service au mouvement anarchiste : j'avais contraint nos adversaires de la presse politique, les plus acharnés de nos ennemis, à reconnaître qu'il y avait, d'une part des anarchistes et d'autre part des policiers. Et, en parlant de Le Flaoutter, personne n'osait plus dire, comme auparavant, le libertaire Le Flaoutter, mais le mouchard Le Flaoutter. L'*Action Française* elle-même se voyait contrainte de rendre hommage à ma sincérité et de renier son passé de calomnies à mon égard. Si le *Libertaire* m'avait soutenu à ce moment, si ses rédacteurs s'étaient solidarisés avec moi, nous serions certainement arrivés à laver tous les anarchistes des ignominies dont on les avait couverts.

« Pour cela, il fallait, comme je l'avais fait moi-même, très nettement se désolidariser du mouchard avéré Le Flaoutter et des individus louches qui continuent de former sa bande.

« On a préféré tomber sur André Colomer à bras raccourcis, *PAR TOUS LES MOYENS*. On a tout mis en œuvre pour m'isoler et anéantir mes efforts.

« Et cependant je ne veux pas douter de la sincérité des camarades du *Libertaire*.

« Déjà, durant ma déposition aux assises, j'ai protesté devant les juges et à côté de Léon Daudet contre la thèse odieuse du *Libertaire* devenu quotidien avec l'argent de la Sûreté générale. J'ai dit les efforts héroïques des camarades ouvriers qui ont réuni péniblement, pendant des

CLUB DES INSURGÉS

Mardi 22 Décembre, à 21 heures

SALLE DE L'UTILITÉ SOCIALE

Métro : CORVISART - 94, Boulevard Auguste-Blanqui - Métro : GLACIÈRE

Grand Débat Contradictoire sur :

L'ARGENT

Faut-il le prendre là où il est ?

Faut-il l'abolir ?

ORATEURS :

JACQUES ARTHUYS :: F. DELAISI

La contradiction courtoise est sollicitée du public - Participation aux frais : 1 fr. 50

mois et des mois, les 80.000 francs nécessaires pour la fondation d'un quotidien anarchiste. J'ai dit les difficultés incessantes éprouvées par notre brave administrateur Lentente pour ne pas voir périr l'œuvre entreprise.

« A la barre des témoins, j'avais expliqué aussi le désaccord idéologique qui m'avait séparé des rédacteurs du *Libertaire*. Presque textuellement, j'avais dit : « Ils envisageaient les événements d'un point de vue plus immédiatement social et ne pouvaient s'intéresser à la tragique aventure de Philippe Daudet. Cela ne leur semblait qu'un cas particulier sans intérêt. Ils n'en voyaient pas la signification psychologique et l'immense portée sociale. »

« J'aurais pu ajouter : La haine politique aveugle les actuels rédacteurs du *Libertaire*. En Philippe Daudet ils ont voulu voir que le fils de Léon Daudet. C'est cet esprit politique qui les a fait tomber dans le panneau policier en les poussant non seulement à soutenir la thèse du suicide mais encore à injurier leur camarade Colomer parce qu'il soutenait la thèse de l'assassinat.

«C'est ce même esprit politique qui est nettement manifesté par Sébastien Faure dans sa lettre ouverte à André Colomer, publiée dans l'*Insurgé* du 4 juin 1925 et plus encore dans son article de l'*Insurgé* du 18 juin, sur le même sujet, quand il me reprochait de « marcher avec Léon Daudet contre une fraction de la police qui lui résiste » et de ne pas comprendre le désavantage qui résulterait, pour les anarchistes, de la révocation, de l'incarcération et de la condamnation de certains chefs policiers de gauche. Les articles de Sébastien Faure, sur le Progrès, dans les colonnes du *Libertaire*, sont encore plus caractéristiques de cet état d'esprit qui tend à faire des anarchistes comme l'avant-garde de la Démocratie.

Et c'est ainsi que par haine du chef royaliste, par crainte de servir indirectement sa cause, les rédacteurs du *Libertaire* ont préféré courir le risque de se solidariser avec les assassins d'un enfant de quatorze ans, abattu *comme anarchiste*, après avoir été dénoncé par un ignoble mouchard, agent provocateur.

« Cela ne signifie donc pas du tout que les anarchistes du *Libertaire* soient les complices des gens de la Sûreté générale. Je considère qu'ils sont leurs dupes et leurs victimes : ce n'est pas, il me semble, tout à fait la même chose.

« D'ailleurs, n'ai-je pas été moi-même dans la même situation de dupe et de victime des mêmes machinations policières, au temps où, rédacteur du *Libertaire*, j'y interprétais l'attentat de Germaine Berton ? »

Et ici Colomer se rapporta aux faits qui il rappela sa conférence au [illegible] dans ce quant-Gohary, quelques jours après l'assassinat de Marius Plateau et peu de temps avant sa propre mort. A ce moment, Colomer ne pouvait se douter qu'il s'agissait de Le Flaoutter et il n'attacha pas grande importance à la réflexion de Gohary parce que, en tout cas, il pouvait encore moins imaginer que le personnage en question pût être un policier.

Mais aujourd'hui que Le Flaoutter est démasqué, son rôle dans l'affaire Germaine Berton apparaît aussi inquiétant que dans l'affaire Philippe Daudet. C'est le même infâme provocateur. Et Germaine Berton nous apparaît maintenant telle qu'elle se révéla, lors des lamentables et plus récentes histoires de suicide manqué: comme une victime, elle aussi, une pauvre victime des pratiques louches de l'hypnotiseur policier.

Et Colomer conclut en s'écriant : « De la clarté, de la lumière ! Ouvrons toutes grandes fenêtres et portes à la vérité qui veut entrer dans la maison anarchiste afin de nous permettre d'y vivre entre compagnons, harmonieusement.

« L'affaire Philippe Daudet n'est que le commencement d'une grande affaire qui englobera l'affaire Gohary et bien d'autres encore... Ce sera une énorme fissure dans l'édifice pourri de la Société autoritaire. Ne craignons pas d'y pousser notre pic anarchiste afin que tout s'écroule du bloc vermoulu. Ce n'est pas seulement la police politique que nous venons d'attaquer ici, c'est toute la politique, toute la raison d'Etat. L'Anarchie ne peut qu'en sortir grandie dans l'esprit des auditeurs. »

Tel est le compte rendu que nous devions publier dans notre dernier numéro et qui a été retardé par une erreur de mise en page. Après le compte rendu publié dans le *Libertaire* de la semaine dernière et les commentaires qui l'ont accompagné dans certains milieux, André Colomer tient à y ajouter ces quelques lignes :

« Il n'a pas à démentir les paroles que certains soi-disant camarades colportent — pour la raison bien simple qu'il ne les a jamais prononcées.

André Colomer n'a jamais dit — et les trois cents personnes de toutes opinions présentes ce soir-là au Club des Insurgés peuvent l'attester — il n'a jamais dit que les anarchistes du *Libertaire* étaient soudoyés par la police.

Les individus qui se font les propagateurs d'une telle calomnie accomplissent là une basse et dégoûtante besogne qui les apparente, nous semble-t-il, à la catégorie des agents provocateurs.

Le *Libertaire* et l'*Insurgé* ont des conceptions différentes. Il n'y en a pas moins, au *Libertaire* et à l'*Insurgé*, de sincères et de vaillants compagnons ; mais, malheureusement, l'*Insurgé*, pas plus que le *Libertaire*, ne peuvent échapper aux mouchards qui s'infiltrent dans nos milieux.

Voilà la vérité.

Le camarade Duanville qui, au Club des Insurgés demanda à Colomer des explications, se retira de la tribune après avoir [illegible] possible. Les hommes de bonne foi reconnaîtront avec nous qu'il y a eu là un odieux malentendu exploité à souhait par de louches individus.

Lettre ouverte à M. Léo Poldès directeur du Club du Faubourg

Monsieur Léo Poldès, vous êtes, dit-on, très réellement intelligent. C'est l'opinion de nombre de vos contemporains, c'est la mienne également — ce qui vous laisse froid, je présume — et sans doute aussi, la vôtre.

Je pense que, sur ce point, vous n'aurez pas la mauvaise grâce de me contredire. La contradiction, courtoise, bien entendu, est malgré tout, admise, mieux, sollicitée.

Vous êtes, dit-on, très intelligent. J'ajoute que c'est mon avis.

Lors, je me demande quel fol amour du paradoxe vous pousse à faire comme si vous ne l'étiez réellement pas, à agir comme n'agiraient pas des hommes moins favorablement connus ?

Monsieur Léo Poldès (je dis *monsieur*, non par méchant esprit, croyez-moi, ce serait bête, mais simplement parce que, n'étant ni l'un de vos nombreux camarades, ni l'un de vos nombreux amis — je vous ai rencontré une seule fois en 1918, — je ne peux décemment vous nommer Poldès tout court), Monsieur Léo Poldès, relisez les lignes intitulées : *A nos amis*, que vous publiez dans votre journal, *Le Faubourg*, numéro de décembre, deuxième page, première colonne.

Sincèrement, croyez-vous que de telles bargneuses pantalonnades puissent refléter la pensée d'un homme qu'on était en droit tout de même — noblesse oblige ! — de supposer d'esprit moins petitement mesquin ?

Cet article, de la plume de quiconque, vous eût paru atteindre au faîte du ridicule; ridicule que vous eussiez fustigé, sans nul doute.

Vous reprochez au *Club du Quartier-Latin*, qui n'en peut mais, de coller ses affiches sur les murs de la rue de Rivoli. Abominable crime !

Sérieusement, monsieur Léo Poldès, où diantre vouliez-vous qu'il les collât ? Pas dans les fouilles de Carthage...

Ce sanglant reproche, vous nous l'adressez également, à nous, *Club des Insurgés*, qui avons l'outrecuidance de placarder nos programmes partout où le peut la bénévole fantaisie de nos artistes coloreurs et, autant que possible, sur les murs de la capitale.

Il faudrait s'entendre.

Etes-vous pour ou contre les monopoles? Cela pourrait être le sujet d'une controverse de chacun. [illegible]

Je ne pense pas, quoi que vous en disiez, qu'une agglomération de quatre millions d'habitants s'affole du fait d'avoir, en son sein, plusieurs tribunes où les grandes et passionnantes questions humaines sont agitées.

Vous savez très bien que nos efforts, différents des vôtres ne tendent pas au même but ; vous savez très bien que notre idéal n'est pas le vôtre et que le public, que nous voulons éveiller et passionner n'est pas forcément celui qui, depuis neuf ans, s'est intelligemment intéressé à vos efforts.

Vous ne pouvez nier que les ouvriers des faubourgs, les ouvriers qui peinent et qui pensent, aussi, ont peu fréquenté vos salles. Il y a dans les quartiers populaires des êtres qui vivent une vie spirituelle, pleine de promesses, et c'est, d'abord, pour eux, et pour les espoirs qui sont en eux, sève nouvelle, que nous avons créé le *Club des Insurgés* et que nous lui apporterons le meilleur de nos forces.

Ceux que notre fièvre a touchés sont sauvés, monsieur Léo Poldès. Nous allons, nous, vers ceux à qui vous n'avez pas songé ou qui n'ont pas songé à vous.

D'ici peu, je le souhaite ardemment, si nos dettes nous le permettent, nous donnerons régulièrement à Belleville, ou ailleurs, quelque part où une salle voudra bien nous ouvrir ses portes, car nous aussi nous sommes boycottés, comme vous le fûtes, jadis, des séances telles que nous les présentons à la Glacière.

Et je pense, contrairement encore à ce que vous écrivez, que la multiplicité des efforts, loin d'être nuisible, multipliera les résultats.

Si vous vous contentez toujours des mêmes têtes, à vos réunions nous cherchons nous à en découvrir de nouvelles. Et nous y réussissons.

Vous œuvrez de votre côté, et votre œuvre est utile et belle.

Nous œuvrons du nôtre et notre œuvre s'annonce belle et utile.

Il y a, dans la foule des travailleurs, des hommes que les intellectuels qui nous soutiennent et nous encouragent, sont heureux de coudoyer à nos réunions et de découvrir tels qu'ils n'osaient les espérer.

Et c'est peut-être là l'indice d'une heure nouvelle où naît la conscience du Travail.

Monsieur Léo Poldès, je voudrais que rejetant tous les petits sentiments qui abaissent un homme, vous compreniez combien notre effort peut être utile, parallèlement au vôtre.

Reproduisant cette phrase prononcée par un de vos amis : « *On peut pas sortir tous les soirs...* », vous demandez à ceux qui suivent vos débats — et vous leur en faites un devoir — d'opter définitivement, de choisir une fois pour toutes le club de leurs amours, quitte, ensuite, à méconnaître, à ignorer volontairement ce qu'il peut y avoir, ailleurs, de beau, de vivant, de passionné.

Vous mésestimez, je crois, leur esprit d'indépendance et les supposez, gratuitement, bien moutonniers et suiveurs sans volonté de choix.

C'est un peu enfantin.

Et je crois que, plus logiques, eux, les ardents, les sincères, choisiront au gré de leurs aspirations, de leur tempérament, entre les sujets proposés à leur attention, sans, au préalable, s'interdire quoi que ce soit.

Quant à la brutale injonction que vous adressez aux orateurs qui ont pris la parole au « Faubourg », les menaçant d'excommunication pour le cas où ils ne s'y soumettraient, je doute que des écrivains, des artistes, des savants, par essence indépendants — et en fait libres tout de même, de disposer de leur talent et de leur influence de la façon qui leur plaît — goûtent la saveur très spéciale d'une telle mise en demeure et s'inclinent.

La nervosité n'est pas souvent de mise et votre article en est pétri, monsieur Léo Poldès.

VICTORIN TRUCHET.

La Franc-Maçonnerie et la classe ouvrière

Nous avons publié, la semaine dernière, sous le titre de « Franc-Maçonnerie et Anarchie », une manière d'éloge de la Franc-Maçonnerie qui a dû étonner nos lecteurs.

Voici aujourd'hui l'autre son de cloche. Il date de 1911. *C'est de Janvion. Mais c'est encore d'actualité, seuls les noms propres changent.*

Les meneurs menés du Syndicalisme

Quelques-uns d'entre nous ont cru pendant longtemps que la solution de la question sociale tait simple ; que l'homme pouvait vivre l'idéal sans l'avilir ; qu'il pouvait tenter de donner un minimum d'expression désintéressée à ses sentiments de révolte. oNus avions compté sans les combinaisons souterraines et les manœuvres occultes.

Supposez quelques centaines de mille d'exploités. La force de leurs revendications va sans cesse grandissante : elle va devenir une menace terrible pour les puissances d'argent. Cette force est d'autant plus redoutable qu'elle va s'exprimer brutalement, simplement, sans détours. Le flot monte ; il peut, devenant inondation, submerger une société de mensonges, d'hypocrisie, de scandales et de crimes.

Il s'agit d'endiguer le torrent, de le capter.

La Bourgeoisie trouvera bien un homme d'Etat, habile retors, subtil casuiste de diplomatie socale, M. Waldeck-Rousseau, par exemple. Celu-ci comprendra l'utilité d'une loi captieuse, en apparence bienveillante, disons le mot socialiste, humanitaire — la loi de 1884 sur les syndicats.

Dès lors on a jeté sur cette masse d'exploités le réseau légal. Les gens de sac et de corde, camarades exploités, vont, au nom du sac, vous codifier...

Le syndicalisme est créé. Chaque travailleur « conscient et organisé » est alors parqué, matriculé, embrigadé en catégories, par professions.

L'homme de loi a prévu qu'étant donné l'esprit moutonnier de la foule, celle-ci se donnera bien vite des « chefs », des « meneurs », des Guillot, bergers de leur troupeau. Cette constatation est si évidente qu'un journal insurrectionnel n'a d'ailleurs pas craint de consacrer cyniquement cet état d'esprit avilissant, en proposant récemment aux salariés de les militariser révolutionnairement.

Voilà donc les salariés soumis aux meneurs. Supposez maintenant ces meneurs reliés à des puissances occultes, par des fils mystérieux et invisibles, à une Association secrète, à une Confrérie laïque de 40.000 mouchards officeux vivant de délation, au détriment de 40 millions de Français et des reliant au Pouvoir. Vous aurez ainsi compris comment les dirigeants ont pu forger le paratonnerre qui, placé sur la toiture du capitalisme, dissipera la foudre.

Les fils occultes

Est-ce à dire que la classe ouvrière soit la proie de la Franc-Maçonnerie, que celle-ci tienne le mouvement ouvrier à sa merci? et me hâte de dire qu'il n'en est rien.

Grâce à nos cris d'alarme, le cœur du syndicalisme est resté sain et net de toutes compromissions. Et je puis déclarer ici, sans crainte d'être démenti, que ceux qui ont entrepris la campagne antimaçonnique ont, avec eux, non seulement la majorité, mais j'affirmerai — en excluat seulement les profiteurs — l'unanimité du prolétariat français.

C'est que la classe ouvrière révolutionnaire française, dans sa simplicité, ne comprendra jamais l'utilité d'une association secrète dont les chefs sont au pouvoir. Elle comprendrait une association secrète composée de révolutionnaires conspirant pour renverser un tyran, détrôner un dictateur, renverser une monarchie. Mais que penser de cette Confrérie de Mardi-Gras, figée dans des rites caducs, réunie hypocritement sous le secret a. g. d. g. pour le bénéfice jaloux de ses privilèges exclusifs, au profit des Maîtres de l'heure, dont elle sollicite les sinécures et favorise la digestion? Elle ne s'y trompe pas. D'instict, elle sent, elle comprend que la Franc-Maçonnerie, maîtresse de la France, ne peut être qu'une antichambre d'arrivistes domestiqués, de délateurs et de lâches.

Mais est-ce vraiment la faute de cette centaine de militants influents qui se sont laissés séduire par les charmes occultes de la Veuve ? Et pouvons-nous incriminer leur mauvaise foi et leur trahison ? Ce seraient là de bien gros mots. Leur naïveté, leur inconscience? Oui. Leur mauvaise foi ? Non.

Il était temps d'enrayer le mal. Et, il faut le dire, le mal réside dans le mode d'élection absurde des fonctionnaires de syndicats, dont la perpétuité des fonctions syndicales semble avoir mis entre leurs mains les destinées du mouvement ouvrier. Si les syndiqués ne toléraient pas, par apathie, indifférence ou paresse, la création d'une aristocratie de fonctionnaires, d'une carapace de permanents formée au-dessus du syndcalisme et qui empêche toute libre et loyale conversation avec la masse des syndiqués, ils ne permettraient pas aux forces de corruption de penser que lorsqu'elles auront les meneurs, elles auront les menés, lorsqu'elles auront les bergers, elles auront le troupeau,

Et pour avoir les « chefs » de la Franc-Maçonnerie, je vais vous le prouver — a tout mis en œuvre.

(*A suivre.*)

Le Petit Chat

On l'avait trouvé derrière la maison, dans la venelle où il pleurait comme pleurent les petits chats perdus. C'était une boule minuscule de poils, avec deux yeux tout ronds qui regardaient les choses de la vie d'un air très étonné.

D'abord, il erra à travers la maison avec une petite mine de détresse. Puis, comme on lui avait donné, pour se coucher, un joli panier garni d'étoffe, bientôt il fut tout à fait chez lui.

Il fit connaissance avec tous les coins et recoins des pièces de la maison et visita le dessous du buffet, des armoires et des lits.

Maintenant, il vous fixait d'un air effronté, et il était si mignon qu'on ne se lassait pas de l'embrasser et de lui faire

Il trouva très commode de faire ses besoins naturels derrière la porte du vestibule. Un plat empli de sciure de bois, fut mis à cette place, mais il préféra se satisfaire à côté du plat.

On lui fourra son petit bout de nez dans son ordure, et on le mit ensuite dans le plat, pour lui faire comprendre que c'était là-dedans que son offrande devait être déposée ; mais il sauta prestement du plat et s'en alla où la fantaisie le prit d'aller.

L'expérience fut plusieurs fois renouvelée. Alors, pour ne pas contrarier le monde, il resta dans le plat, trouvant qu'après tout, l'on n'est pas plus mal là qu'ailleurs.

Il demeura ainsi plus de deux heures, accroupi et les yeux mi-clos. Seulement, quand un besoin pressant l'inquiétait, il sortait du plat.

Jamais il n'allait dans la cour. Passé le seuil de la porte, c'était pour lui l'immensité de l'inconnu. Il s'asseyait sur son derrière et regardait le ciel.

Cela lui semblait très grand.

Quand il l'avait contemplé tout à son aise, il allait se pelotonner dans son panier, et dormait comme un bienheureux.

Comme il était encore trop petit pour pouvoir grimper sur les meubles, ses connaissances ne dépassaient point l'univers qui se trouvait à sa hauteur de chat.

Il y avait les pieds des meubles et les pieds des gens.

Il éprouvait une confiance illimitée à l'égard des gros meubles, comme le buffet et les armoires. Mais il se tenait sur ses gardes vis-à-vis des pieds de chaises et de ceux des gens, car ceux-ci s'étaient parfois appesantis sur ses pattes, sur sa queue, voire sur son échine.

Il monta d'abord sur une chaise, flaira la table où j'écrivais, me regarda d'un air rigolard, puis sauta carrément sur la table.

La plume courant sur le papier l'intéressa énormément. Au bout d'un instant il voulut jouer avec la plume, et lui donna des claques avec sa patte droite. Je lui lançai une légère pichenette sur le nez et cela le fit se tenir tranquille.

Il savait maintenant que lorsque l'on joue avec la plume de son maître, on reçoit une pichenette sur le nez. Pendant dix minutes il resta immobile, comme s'il eût été de pierre.

La tentation, ma foi, fut plus forte que la peur du châtiment, car les dix minutes écoulées, il recommença à taquiner la plume.

Nouvelle pichenette. Le chat replie ses pattes sous son ventre et, cette fois, pour me prouver que mes griffonnages ne l'intéressent pas autant que j'aurais pu le croire, il s'endort.

BRUTUS MERCEREAU.

LIBRES PROPOS

Il y avait fort longtemps que l'espionnage n'avait défrayé les colonnes des grands quotidiens d'information et, ma foi, cette affaire Marthe Moreuil vint à point pour détourner l'attention publique de la masse d'impôts que demandait aux prolétaires français l'éphémère ministre des Finances, **Loucheur tout-en-or**.

M. Aulard, dans un article du **Quotidien**, écrit à ce sujet :

« Les ministres dirigeants) en l'occurrence ceux d'Angleterre) n'y sont pour rien, et ce sont gens d'honneur. Mais ils ont affaire à une tradition d'hypocrisie et de trahison qui est plus forte que leur loyauté.

M. Aulard manque de logique en écrivant cette phrase. Quand on est « gens d'honneur » on met les actes de sa vie en concordance avec sa conscience, et quand une tradition est contraire aux directives de loyauté et d'honneur dont on se pare en maintes circonstances, on abandonne la tradition pour œuvrer loyalement. Mais c'est tout le contraire que font les dirigeants de peuples — quels qu'ils soient — ils invoquent, à la moindre occasion, les mots d'honneur et de loyauté, mais ils agissent en sens inverse de ces idéaux et ce n'est que grâce au mensonge et à la trahison qu'ils se maintiennent au pouvoir.

D'ailleurs, que pouvons-nous reprocher à l'Angleterre quand nous laissons figurer aux fonds secrets pour le ministère des Affaires étrangères une vingtaine de millions qui servent à payer à l'étranger les services d'hommes véreux occupés à nous renseigner sur les armements de nos voisins.

Quand donc les individus se débarrasseront-ils des mauvais bergers qui les conduisent en les exploitant et s'ils acceptent d'être conduits, que n'exigent-ils que toutes les questions les intéressant se traitent au grand jour, afin de faire disparaître de notre vocabulaire les expressions : traités secrets, conférences privées, pactes et espionnage réciproque.

Que l'on supprime au plus tôt les diplomates caducs, sinistres oiseaux, précurseurs de guerres prochaines et que l'on jette au feu les archives secrètes des chancelleries. Ce n'est qu'à ce prix que les peuples auront — enfin — la paix.

SPARTACUS.

Nos Débats

POUR OU CONTRE LA GUILLOTINE

A la dernière séance du Club des Insurgés, Me Marc de Molènes démontra l'inutilité absolue de la peine de mort qui n'empêche aucun crime ; il étendit sa critique jusqu'à la conception de peine en général. En régime de droit commun, Me Marc de Molène considère que la société n'a pas le droit de châtier l'individu. Elle ne pourrait avoir que le devoir de lui permettre de se guérir et de s'améliorer.

Cependant Me Marc de Molènes comprend l'usage de la guillotine en un régime de terreur révolutionnaire.

Suzanne Lévy, avec son cœur ardent de femme, chaleureusement plaida pour tous les malheureux qui subissent le châtiment suprême.

Après une intervention paradoxale de K. X., qui revendique la guillotine comme une forme de la Vérité (ô commune mesure, que de crimes on commet en ton nom...), Colomer dénonça la sentimentalité qui fait s'effrayer de la guillotine quand, par tant de moyens, meurent dans les bagnes, dans les prisons, sur les champs de bataille, dans les casernes, dans les ateliers, les mines et les usines, dans les taudis insalubres des milliers et des milliers de travailleurs.

Il prévoit une révolution libertaire qui n'exclura pas l'usage de la violence et peut-être même celui de la guillotine.

A l'issue de cette séance du Club, une collecte extraordinaire rapporta la somme de 220 francs.

École du Propagandiste Anarchiste

Mercredi. — Cours de littérature, par Ferran, au Faisan doré, 28, boulevard de Belleville (Métro : Ménilmontant).

Vendredi. — Cours de diction oratoire, par Raoul Odin, au restaurant, 4, rue de Ménilmontant (Métro : Ménilmontant).

Dimanche 20 décembre, à 15 heures, rendez-vous quai de l'Horloge : Visite des parties historiques et archéologiques de la Conciergerie.

FAUT-IL TUER LES INTELLECTUELS ?

Je n'ai pas entendu la discussion qui s'est engagée dernièrement au Club des Insurgés à ce sujet, et c'est fort dommage, car c'est une question des plus intéressantes à l'heure actuelle.

Il est en effet indéniable que, depuis quelque temps, — je pourrais écrire depuis toujours — les prolétaires regardent d'un mauvais œil les intellectuels, qu'ils croient, à tort ou à raison, responsables de tous les maux qui les accablent et qu'ils les accusent en outre de faire dévier à leur profit tous les mouvements révolutionnaires.

D'abord, qu'est-ce qu'un intellectuel ? Ce mot désigne habituellement l'individu qui s'occupe des choses de l'intelligence et, en général, ceux qui gagnent leur pain quotidien en produisant des œuvres d'art, soit qu'elles proviennent de leur imagination : romanciers, conteurs, dramaturges ; soit qu'elles résultent du spectacle des actions humaines : histoire, droit, sociologie, philosophie ; soit qu'elles naissent de leurs aptitudes pour un art quelconque : peinture, sculpture ou architecture.Mais le prolétaire, lui, ne connaît qu'un intellectuel, celui qui, jeune, alors que pas un quotidien ne voudrait de sa copie, inonde de sa prose les colonnes des journaux révolutionnaires et qui, lancé par les dits journaux, abandonne, après quelques années, les milieux révolutionnaires pour des milieux bourgeois. Les exemples pour illustrer ma thèse ne manquent point et l'on peut dire que presque tous les littérateurs arrivés actuellement à la gloire sont passés par la période révolutionnaire.

Plus d'un qui pond maintenant des articles d'un nationalisme outrancier, était, autrefois, un farouche révolutionnaire qui eût pendu sans pitié une douzaine de bourgeois.

Je crois, à bien regarder, qu'il y a des torts des deux côtés.

Premièrement, les prolétaires — et quand je dis les prolétaires, je veux entendre par là, la grande masse des travailleurs qui travaille, souffre et meurt sans penser — les prolétaires, dis-je, n'appréciant pas, faute d'instruction première, les productions de l'esprit n'encouragent nullement les intellectuels à rester parmi eux ; de plus, leur façon de parler, de se comporter en société, et leurs écarts de langage ne sont guère encourageants pour une âme délicate ; d'ailleurs, l'intellectuel est un homme et, comme tel, doué d'une mentalité qui ira vers le milieu où il rencontrera des sympathies et des louanges. N'est-ce pas Alain, qui a écrit, à peu près, dans l'exposé de la « doctrine radicale » : « Tel littérateur fait plus de cas de la critique de l'*Action française*, parce que les salons entourent l'intellectuel d'une admiration louangeuse, alors que les milieux révolutionnaires ou simplement radicaux n'y attachent presque pas d'importance, ce qui porte les dits intellectuels à œuvrer dans un sens nationaliste, même si leurs véritables sentiments ne les y portent pas ».

Enfin, mettez un prolétaire, un ouvrier manuel par exemple, un ébéniste pour préciser, et dites-moi qui il préférera. Ceux qui passant devant les meubles qu'il a confectionnés n'y jetteront qu'un dédaigneux coup d'œil, ou les connaisseurs qui s'y arrêteront longuement et en apprécieront comme il convient les lignes souples et l'harmonie de l'ensemble ? Il est naturel que sa sympathie aille aux seconds et que, sollicité de travailler par les deux groupes, il choisisse de préférence celui qui sait reconnaître la maîtrise de son art d'ébéniste. Ajoutez à cela que ceux des intellectuels qui restent fidèles à leurs idées rencontrent sur leur route tous les obstacles que peuvent y semer les gouvernants et les bourgeois pour essayer de les décourager. L'exemple de Han Ryner est là pour affirmer la véracité de mon assertion.

Comment veut-on, dans ces conditions, que l'intellectuel reste du côté des prolétaires ?

Et d'un autre côté, ces derniers ont besoin d'intellectuels, car ils ont des journaux, et des revues ; ils les veulent intéressants, documentés et écrits dans un langage clair et français. Comment les obtiendront-ils si ce n'est en confiant leurs organes à des intellectuels capables et sincères, qui rendront vivantes leurs publications et leur attireront des sympathies. On va m'accuser de créer des sinécures au profit des intellectuels et d'obliger des ouvriers manuels à travailler pour les nourrir ? Quel mal y aura-t'il à cela ? Les intellectuels ont besoin d'ouvriers manuels, mais, réciproquement, les ouvriers ont besoin d'une nourriture idéale et l'équilibre ne sera parfait que par une coopération véritable entre intellectuels et ouvriers manuels.

A ce sujet, un grand quotidien a reproduit, cette semaine, cette parole de Ruskin : « Si les intellectuels travaillaient parfois de leurs mains et si les ouvriers avaient le temps de penser, les uns et les autres seraient plus complètement humains ».

N'est-ce pas ainsi d'ailleurs qu'il faudrait comprendre et résoudre le problème des rapports entre intellectuel et ouvrier manuel ? Le premier devrait, pour avoir une compréhension plus exacte du travailleur, descendre des hauteurs où il plane, parfois orgueilleusement ; quant au second, il devrait, par une éducation continue et qui ne s'arrêterait nullement à sa sortie de l'école primaire, habituer son esprit à penser et faire siens les grands problèmes philosophiques ou esthétiques que la vie nous oblige à contempler et auxquels, quand ce n'est pas notre profession, nous ne prêtons aucune attention.

Certains intellectuels, devant la dureté des temps, ont résolu ainsi le problème de leur vie en accomplissant une tâche manuelle pour subvenir à leurs besoins matériels et ils occupent les loisirs qui leur restent à produire de belles œuvres ; n'étant plus poussé par le besoin de salaire ou d'engagement de contrat, ils peuvent ainsi œuvrer en toute tranquillité d'esprit. Quant à l'ouvrier qui veut s'instruire, qui l'empêche, surtout depuis la journée de huit heures, de rentrer à son logis pour lire et travailler au lieu de gaspiller au café un temps précieux. Je sais, la première fois qu'il ne voudra pas s'arrêter pour faire une petite « belote », il devra naturellement subir les railleries des camarades ; mais quand ces derniers s'apercevront d'abord qu'il persévère dans sa résolution et ensuite qu'il peut donner sur un problème social quelconque de lumineuses explications, ils s'inclineront devant son intelligence et le patron lui-même, subjugué par un esprit clair et droit, n'osera pas opprimer aussi rudement un ouvrier autodidacte comme il le ferait d'une conscience livrée à l'alcool et au tabac.

Dans ces conditions, le problème posé par le Club des Insurgés devient celui-ci : « Faut-il tuer les intellectuels ? ». Oui, s'il s'agit de faux intellectuels, fils à papa, à qui l'argent des parents a permis de faire des études et qui, pourvus d'un diplôme, cherchent à s'implanter dans nos milieux, quitte à nous lâcher, dès que la chance leur sourira. Non, si l'on entend par intellectuel, celui qui, comprenant que le champ de nos connaissances doit sans cesse être agrandi, continue, même dépourvu de diplômes, à étudier, cherchant à apporter par son savoir un peu de bien-être et de bonheur aux déshérités de ce monde.

Quant à la thèse de K. X..., je ne la discute même pas. Il voudrait supprimer tous les intellectuels, les hommes, les mots; seulement, comme tout le monde, il emprunte les colonnes d'un journal pour exprimer ses idées et, naturellement, il s'exprime avec des mots. Le paradoxe est amusant et il s'entend à merveille pour en jouer à son aise. Laissons-le à son amusement.

René Ghislain.

Ce que pensent les lecteurs de " L'INSURGÉ "

Nous publierons ici, chaque semaine, les lettres de nos lecteurs quand elles nous sembleront intéressantes par l'état d'esprit qu'elles dénotent, les conseils qu'elles contiennent, les documents qu'elles nous apportent :

Camarade Colomer.

Tout d'abord ne crois pas que je sois fou, ni que je sois un ivrogne en veine d'excentricités. Mardi j'ai demandé la parole. J'avais mon sujet bien en tête, mais quand mon tour fut venu de parler, cela fut piteux, lamentable, ridicule.

C'était la première fois que je me trouvais en face d'un public ; est-ce le trac ? est-ce l'émotion ? Je ne pus que bafouiller.

Cependant, je me croyais permis de pouvoir traiter le sujet « révolution », ma vie n'étant que révolte. Ce que je voulais dire, le voici :

« Pourquoi j'étais révolutionnaire. Ensuite j'ajouterai: pourquoi je ne le suis plus».

Pourquoi j'étais (j'allais mettre je suis), révolutionnaire ? Parce que dès mon jeune âge j'ai vu la misère installée chez nous, ma mère, sa marmaille, le pain distribué chichement, l'hiver, le charbon mis dans le poêle avec parcimonie, les pieds dans des chaussures éculées prenant l'eau à plein pores, les culottes trop courtes, les fesses gelées.

A l'école, le mépris des pions et des élèves pour des va-nu-pieds comme nous.

L'Assistance publique, les secours, ma mère était trop vieille, puis trop fière, puis nous étions de mauvais élèves.

Ensuite, c'est l'atelier. Apprenti, apprenti de quoi ? Qu'ai-je appris ? A faire des courses, à balayer, à recevoir des taloches. Apprenti, nom que l'on donne pour ne pas payer.

Puis 1914. La guerre. Soldat à 19 ans. Comme j'ai été mauvais élève, mauvais soldat je suis. On me change de régiment, infanterie, cavalerie, chasseur, partout on me brime, on me punit, privation de permission, etc..

Après, le front, les tranchées, le froid, la boue, les mitrailleuses, les grenades, les obus, les crapouillots, les liquides enflammés, les gaz ; toute la science à détruire. La lâcheté des officiers se terrant comme des taupes au cours d'une attaque et, le lendemain, au petit jour, un homme qui, certes, avait eu moins peur qu'eux, le faire fusiller par douze de ses camarades.

Les prisonniers allemands blessés, maltraités, parfois achevés ; les rapports criminels, l'abrutissement, la gnole éthérée qui rend fou...

N'en pouvant plus, c'est la désertion, une fois, deux fois, trois fois ; le conseil de guerre, justice (ce mot !) affreuse. Les prévôtés. Is-sur-Tille, où on assomme les gens. Chalon, où on lâche les chiens sur les hommes, Conante, lieu de supplice.

La Maison centrale de Melun, les gardiens, la cellule (pour ma part j'en ai fait 90 jours consécutifs, sans compter le reste). Toujours je me révolte. Parmi 700 condamnés militaires (étant condamné à la détention, cette peine n'entraînant pas l'obligation au travail), trois ou quatre refusent de travailler ; je suis parmi eux. Brimades, cellule, rien n'y fait.

La faim, l'horrible faim. Pelures de pommes de terre, gélatine de rouleaux d'imprimerie, saturée d'encre ; poisson rouge crevé, luzerne, autres saletés pire encore. Les détenus se disputant pour manger cela.

Les camps, la trique maîtresse, travaux exténuants, c'est le « marche ou crève ».

Les fers jour et nuit, et puis..... toujours la faim. Fosse à eau grasse saupoudrée de chlore sur laquelle les condamnés se jettent dévorant ces immondices à pleine bouche.

Et puis... et puis... voilà pourquoi j'étais révolutionnaire.

Après, j'ai réfléchi, je me suis dit : « A quoi bon ! »

Très souvent, j'ai été le premier à aller de l'avant quand une idée me semblait juste. Partout où j'ai été, j'ai réclamé, partout je me suis insurgé. Quand il y avait amélioration ou satisfaction, cela était bien, c'était naturel, mais, quand il y avait échec, quelle avalanche ! De quoi je m'occupais ? C'était la colère, l'ironie, souvent le ridicule.

Puis j'ai vu la lâcheté et l'égoïsme des hommes. A Melun, j'ai vu Cottin, dégoûté, écœuré, à moitié assommé par une brute, faisant partie cependant de ceux pour qui il avait fait le sacrifice de sa vie.

Et maintenant ? Que fait le peuple ? Que font les parias ? Ohé ! les anciens condamnés militaires, que faites-vous ?

Rien !

Les impôts ? ça passe bien ; les grèves ? elles avortent ; ceux qui se dévouent ? on s'en fout.

Partout le chacun pour soi.

Je m'arrête là, ma femme m'appelle, m'invitant à moudre le café, disant que cela vaut mieux que d'écrire toutes mes bêtises.

Je te serre bien cordialement la main.

Un auditeur du Club des Insurgés.

***

Monsieur le rédacteur en chef,

Malgré le titre farouche de votre journal, je n'ai pas hésité à lire le numéro du 5 décembre courant et je ne l'ai pas regretté car, bien que je ne partage pas toutes vos opinions, j'ai constaté une fois de plus que mon rêve d'union entre tous les Français n'est pas si utopique qu'on peut le croire.

J'ai remarqué surtout avec plaisir que vous êtes individualiste, alors que je croyais être le dernier représentant de cette espèce dont 89 nous avait dotés. Car, il faut bien l'avouer, si la dynastie royale a disparu, en fait elle a fait place à d'innombrables dynasties particulières, dynasties financières, politiques, administratives, militaires, maritimes, commerciales et autres, ainsi qu'à des trusts et coteries qui tuent toute initiative. Tout est devenu fief, jusqu'aux plus humbles détails de la vie courante, et nous arriverons sans doute à payer l'air que nous respirons.

Par suite de cette étroite réglementation officielle ou privée, les Français ont l'habitude de se regarder comme le font entre eux les chiens de garde. On sait assez que ces animaux intelligents, fidèles, doux envers leurs maîtres, toujours prêts à se faire généreusement tuer pour les autres, ont coutume de faire connaissance en se sautant à la gorge. Vous imaginez aisément ce que devient un individualiste dans un quartier ainsi habité ! Les débats parlementaires nous en donnent parfois une idée.

Vous vous demandiez dans une conférence récente : « Faut-il assassiner les intellectuels ? » La réponse est toute trouvée. Il est impossible de les utiliser dans un Etat ainsi organisé, dans une société où toute idée nouvelle entraîne les hurlements de coteries sans nombre gênées dans leurs petits calculs. Une telle conception de l'existence est l'assassinat automatique de tout intellectuel. C'est la marche au byzantinisme.Les preuves n'en manquent pas: tels sont ces votes de confiance acquis par le nombre des abstentionnistes. Ce sont ceux qui ne veulent pas faire connaître leur opinion qui font la loi.

Et pourtant l'intellectuel est plus nécessaire que jamais, précisément pour diriger ces coalitions, pour assurer leur équilibre et le concilier avec le bien public. La Révolution individualiste a déversé sur le monde une vague de progrès, un déluge qui a submergé toutes les anciennes formules. Mais, loin de suivre ce mouvement bienfaisant, beaucoup s'acharnent à le retarder. Bien des personnes désireuses de sauvegarder une quiétude et un prestige qu'elles croient bien établis, s'accrochent désespérément à de vieilles traditions comme à des bouées de sauvetage. Vains efforts ! Il faudra suivre le mouvement ou périr.

Notre culture, qui date de Richelieu, de Colbert et même de plus loin, a fait son temps ; il faut qu'elle s'adapte aux nécessités nouvelles. On aura beau nous démontrer sa supériorité dans des discours académiques, nous dire que ceux qui n'en veulent pas ressemblent à des ânes qui n'ont pas soif ; peine perdue !

Pour juger de la valeur d'une recette, il faut voir les résultats qu'elle donne. Or, depuis la Révolution nous n'avons jamais cessé de nous battre, soit entre nous, soit pour nous, soit aussi pour les autres. Tantôt vainqueurs, parfois vaincus, nos victoires nous sont souvent plus nuisibles que nos défaites, témoin la dernière, dont le bilan à ce jour est lamentable.

Il faut donc que cela change et surtout qu'on assure plus que jamais la libre discussion. Or, j'ai pu démontrer récemment, sans être contredit, que nous détenions sur les siècles passés, le record de l'obscurantisme. Je tiens cette démonstration à la disposition de ceux qui veulent l'entendre.

Veuillez agréer, Monsieur le Rédacteur en chef, l'assurance de ma considération distinguée.

D. Gautier,

lieutenant-colonel en retraite
Ancien élève de l'Ecole polytechnique,
officier de la Légion d'Honneur.

De l'amour libre... ou non

Il s'agit, cette fois, de mettre les points sur les « i », m'écrit la camarade qui s'est montrée si sévère pour les milieux anarchistes (en ce qui concerne l'amour libre).

Eh bien ! il est assez gênant de mettre les points sur les « i » pour un tel sujet. On a toujours l'air didactique, conférencier pour dames, psychologue distingué.

Pourtant, essayons. La camarade me fait sentir que j'avais fort mal compris sa première lettre. Elle sait bien que la déception d'amour est de tous les milieux. Mais elle s'indigne, précisément, que les copains d'idées ne se comportent point, en cette affaire, mieux que les autres hommes.

Elle a la foi, la camarade ; je ne saurais prétendre à détruire cette foi, mais l'on peut s'expliquer clairement. Sans doute n'y suis-je pas parvenu dans mon précédent article, mais je ne suis pas découragé.

Si j'ai intitulé cet article « De l'amour libre... ou non », c'est tout d'abord que je crois *très relative* la liberté en amour (je l'ai dit dans l'*Insurgé* du 28 novembre).

L'amour, selon Armand et ses disciples, est d'ailleurs, sans la moindre équivoque, de conception toute sensuelle. Or, l'amour est cela et tout de même autre chose. La camarade le conçoit aussi spirituel que sensuel. Il est vivace encore, ce désir de concilier le spirituel et le sensuel. Mais l'on s'abuse trop souvent, et tel qui, en toute sincérité, croyait « aimer » une « âme sœur », s'aperçoit que cette âme sœur n'est pas une compagne de chair et réciproquement: l'attirance de chair étant tout à fait à côté de l'amitié spirituelle. Il y a encore une conception que l'on peut qualifier de sentimentale, mais elle n'est pas nette, tenant à la fois du spirituel et du sensuel.

Aussi bien, là encore, n'est-ce point tant conception que sensibilité individuelle. Il est donc vain de tâcher à se convaincre en telle matière.

Donc la camarade est surtout indignée de ce que certains candidats à l' « union spirituelle » ne cherchent, au fond, que « l'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes », selon la galante formule de ce sarcastique Chamfort. Et, de plus en plus sévère, et même brutale, elle ajoute : « En amour, presque toujours l'homme est un vilain bouc ! »

Oh ! oh ! camarade, il faut convenir que vos expériences ont été bien fâcheuses Après cela, je suis tout à fait d'accord avec vous pour honnir le « bonniment » et il sera toujours plus digne d'exprimer le désir par une déclaration nette, qu'en faisant appel au « Comme nous nous comprendrions ! » des petits sournois. Le camarade qui s'intitule anarchiste se doit bien cela à soi-même autant qu'à sa partenaire.

Quant à l'union intégrale de chair d'esprit, c'est un beau rêve auquel il est fort agréable de se complaire, mais nous sommes aux prises avec la réalité, la rude réalité et quand, d'aventure, nous l'oublions, que l'imagination s'exalte et que « le cœur se grise »... le sol est bien dur au derrière.

ELDEE.

QUELQUES VERS

ODEUR MARINE

A LOUIS JOUVET.

J'ai dans l'âme une odeur marine.

Odeur de large, odeur de plage, odeur de ports,
De vieux ports goudronneux et saurs où la marée
Délaye lentement l'ombre des grands navires...

Odeur des goëmons aux capsules dorées,
Chevelures d'ambre, algues que je sens encor
Glisser, vivantes, sur ma bouche et ma mémoire ;

Coquillages gravés au long des promontoires,
Beau souvenir qui sent la mer et le soleil,
Les grands chemins marins et les syrtes profondes ;
— O les chemins qui ne sont pas toujours pareils
Et qui s'en vont vers l'autre bout du monde ! —

J'ai dans l'âme une odeur marine.

Je porte au fond de moi cette odeur de la mer,
Cette odeur du ciel libre et d'eau sur les falaises,
Comme un sachet, comme un secret magique et cher

Je porte au fond de moi cette odeur de la mer
Comme le souvenir des pays et des rêves
Pour lesquels mon destin n'appareillera plus.

Mon destin à jamais banal et révolu.
— Ah ! l'amarre d'un seul bateau qui tire et vire
Au long du quai désert, sur son anneau de fer. —

J'ai dans l'âme une odeur marine.

Pêcheurs aux masques salés et vous, filles
Aux seins pointus et durs sous le caraco bleu,
Mousses qui sommeillez sur le rebord du môle,
Vieux à pipes tassés sous un mur écailleux,
Destin contre destin, épaule contre épaule,
O voyageurs qui pouvez voir toutes les mers !

Et vous, barques, avec vos mâts et vos cordages,
Qui découpent en carrés d'or
Le ciel, le ciel cruel et divin des voyages,
M'attendez-vous et dans quel port ?

Et quelle voile, pour moi seul enfin tendue,
Emportera vers l'aventure et vers la mer
Mon âme à tout jamais contumax et perdue...

ROGER DÉVIGNE.

(*Le Cheval Magique.*)

— ABONNES DU MOIS DE JUIN —
pensez
— à renouveler vos abonnements —
DE SIX MOIS
ADRESSEZ SIX FRANCS
à André Colomer
— Chèque Postal : 724-45 -:- PARIS —

Anarchistes ?

La plupart des profanes à l'idéal anarchiste se font une idée fausse de l'anarchie en général, des anarchistes en particulier ; il faut ouvrir les yeux, vulgariser les constatations, mettre à nu les plaies purulentes pour les guérir au soleil de la vérité.

L'anarchiste ne peut, à l'heure actuelle, se soustraire de façon intégrale à l'autorité, mais il préconise sa philosophie, travaille par tous les moyens à l'instaurer, soit dans son individu, soit dans la société.

Directement ou indirectement, tout être humain est lié au restant de la société ; la mort seule peut le délivrer, mais il y a tout lieu de penser qu'un être bien équilibré se soucie fort peu de la mort, la vie le préoccupe bien davantage et vivre avec le moins d'autorité possible ou sans autorité est la constante préoccupation de l'anarchiste.

Ne pouvant, d'une façon intégrale, vivre sa vie, l'anarchiste s'applique légalement ou illégalement à rompre le plus qu'il peut les attaches qui le lient au restant de la société ; cela sans vouloir s'imposer lui-même, mais en développant au plus haut degré les sentiments d'amour et de réciprocité vis-à-vis de ceux qui, comme lui, luttent contre l'oppression.

Deux méthodes partagent les anarchistes sur des questions, secondaires seulement, puisque la question principale : Négation de l'autorité, est la base principale sur laquelle s'appuient les anarchistes de toutes tendances. Et les tendances varient à l'infini au point que l'on peut presque affirmer que chaque anarchiste a sa tendance particulière.

Les deux méthodes sont : l'Individualisme et le Communisme.

Les partisans de la première tendance ou individualistes, prétendent que la société ne pourra se passer d'autorité qu'autant que chaque individu l'aura supprimée en soi (Révolution individuelle).

Les partisans de la deuxième ou communistes-libertaires, prétendent que seule une révolution, supprimant toutes les formes d'autorité, permettra aux hommes de s'adapter à une vie anarchiste.

En arrivant dans ce beau pays d'anarchie, l'on constate non sans surprise le nombre incroyable de gens s'étiquetant individualistes ; leur fréquentation permet mieux d'apprécier la réelle valeur de ces camarades et c'est alors, dans une désillusion profonde, que l'on échoue, quant à la généralité de ces « valeurs ».

Dirai-je cela pour tous ? Non ! Non ! Mille fois non !

Mais, hélas ! quelle faible minorité lutte sincèrement contre ce qui les opprime et les diminue.

Cette minorité attire tout de même l'attention, *la bienveillance et un besoin irrésistible* de réciprocité et de confiance.

Généralement peu hâbleurs, de tenue ordinaire mais correcte, ne singeant personne dans leurs gestes ou leurs manières, ils s'efforcent de vivre de la façon la plus appropriée à leur caractère, leur tempérament

Naturellement attirés par ceux-là, on se sent dans l'obligation d'éliminer de son ambiance leurs confrères en individualisme formant une majorité se ravalant dans la plus basse des abjections : l'abus de confiance.

Y en a-t-il de ces fumistes, poseurs, farceurs de toutes catégories, estampeurs de copains, eunuques moraux.

Il y en a qui posent au scientifique, certains au naturiste, d'autres encore à l'artiste.

Véritables déchets, cancres de tous poils, ils profitent d'une instruction ou d'une éducation donnée par le hasard de leur naissance pour capter la confiance de camarades nouveaux venus ou n'ayant reçu qu'une instruction rudimentaire.

Repoussés de partout comme des pestiférés, chassés par les uns, reniés par les autres, ils s'échouent dans les milieux anarchistes où, certains que la police et la justice ne seront pas conviées, ils exercent librement leur snobisme, leur estampage, heureux encore si ce n'est du mouchardage.

Véritables poids morts, ils désillusionnent ceux qui vibrent réellement et font plus de mal au mouvement que les pires bourgeois.

(A suivre.)

ROBERT ANTOINE

Très prochainement

" L'INSURGÉ "

commencera la publication de

LA FILIÈRE

GRAND ROMAN
DE HAINE ET DE MISÈRE

par

K. X.

Le Gérant : André COLOMER.

Imprimerie spéciale de l'*Insurgé*.

**FEDERATION NATIONALE DU BATIMENT
ET DES TRAVAUX PUBLICS DE
FRANCE ET DES COLONIES**

SYNDICAT UNIQUE DU BATIMENT DE LA SEINE

Siège social : 4e étage, bureau 30, BOURSE DU TRAVAIL -:- PARIS (Xe)

AUX TRAVAILLEURS !...
AUX SYNDIQUES !...

La gravité des événements économiques et sociaux, **la nécessité de mettre debout le cahier de revendications,** l'impérieuse nécessité de faire face aux mesures de réaction patronales et sociales, **exigent** que tous les compagnons et aides assistent en masse à

L'ASSEMBLEE GENERALE qui aura lieu le **DIMANCHE 20 DECEMBRE, à 9 HEURES,**
Salle Ferrer, Bourse du Travail, Paris

En dehors des questions administratives, syndicales, unité, revendications corporatives et industrielles, en plus du problème des huit heures et de la situation économique, la grave question de la sécurité et de la main-d'œuvre étrangère sera traitée par **SUZANNE LEVY,** Avocat.

Nous invitons tous les camarades des corporations : Cimentiers, Maçons d'art, Maçonnerie-Pierre, Démolisseurs, Briqueteurs, Fumistes industriels, Charpentiers en fer, Charpentiers en bois, Serrurerie et Construction métallique, Menuisiers, Peintres, Monteurs électriciens, Carreleurs-Faïenciers, Travailleurs de la voirie, Paveurs et aides, Monteurs en chauffage, Plafonneurs et Calorifugeurs, Fumistes en bâtiment, Commis dessinateurs, Mouleurs et Mosaïstes, Plombiers, Couvreurs, Zingueurs et Poseurs, ainsi que tous les aides et manœuvres du Bâtiment, à assister à cette importante
MANIFESTATION DE FORCE OUVRIERE ET SYNDICALE

GARS DU BATIMENT, le 20 décembre, tous à la Bourse du Travail !

Le Secrétaire, J.-S. BOUDOUX.

Le mouvement anarchiste

LES AMIS DU SEMEUR

Le 20 décembre 1925, à 2 h. 30, 10, rue de Lancry, matinée musicale et littéraire avec le concours de Mlle Charbonnel, de l'Opéra; Jane Hyrem ; la petite Eliane Thumerelle, de l'Odéon (6 ans), du compositeur Thumerelle ; des poètes et chansonniers: Henri Chassin, Pierre Trimouillat, José Almira, Marcel Millet, etc..., et précédée d'une conférence de Han Ryner : La Littérature et l'Argent.

Participation aux frais : 3 francs.

JEUNESSES ANARCHISTES
(Rive gauche)

Mardi 22 décembre, à 20 h. 30, au siège, 18, rue Cambronne, causerie par un copain sur : Le Modernisme artistique.

Pour prendre note. — Par suite de l'impossibilité qu'il y a d'avoir la salle à la date annoncée, la conférence sur : Le Colonialisme, est reportée au dimanche 27 décembre.

GROUPE ANARCHISTE DU 13e

Réunion du groupe aujourd'hui vendredi 18 décembre 1925 à 20 h. 30, 163, boulevard de l'Hôpital.

Causerie par un camarade sur la vie du groupe.

CERCLE ANARCHISTE DU XXe

Le Cercle se réunit tous les jeudis à 20 h. 30, au 4 de la rue de Ménilmontant. Jeudi, 24 décembre, causerie par le camarade Derouet sur l'indifférence des masses. Invitation cordiale à tous.

Bibliothèque, journaux et brochures.

L'abondance des matières nous contraint à remettre au prochain numéro la suite de notre feuilleton : « Le Contre-Un » de La Boëtie »

GROUPE D'AULNAY-SOUS-BOIS

Un effort a été fait, quelques bons camarades ont répondu à l'appel. C'est bien, mais ce n'est pas suffisant.

Que les camarades n'ayant pas encore pris contact avec le groupe, réfléchissent ! Quelques sympathisants fréquentent assidument nos réunions, notre appel ne fut donc pas inutile, et il y a encore beaucoup à faire.

Les réunions ont lieu tous les quinze jours, le samedi soir à 8 h. 30.

Salle Eynaud, place de la mairie.

Samedi, 26 décembre, causerie éducative par un camarade du groupe. Invitation cordiale à tous et à toutes.

SALLE DE LA FAMILLE NOUVELLE

49, rue de Bretagne (Métro Temple)

Dimanche 20 décembre, à 20 h. 30, soirée artistique organisée par le compositeur L. A. Droccos, avec le concours assuré d'artistes, chansonniers et interprètes. Sélections : d'Opéra, d'Opéra-Comique et d'Opérettes. — Entrée : 3 francs.

GROUPE ESPERANTISTE OUVRIER DE MARSEILLE

Le groupe réuni en assemblée générale, lundi 7 décembre, pour le renouvellement partiel du Conseil, à cause de la démission du secrétaire et du secrétaire-adjoint, a ainsi constitué le nouveau Conseil : Secrétaire : Vabre Achille ; secrétaire adjoint : Ferréro Emile ; trésorier : Rousse. Après avoir discuté les autres questions à l'ordre du jour, le groupe fait appel à tous les camarades que la langue internationale intéresse, pour suivre nos cours publics et gratuits qui ont lieu tous les dimanches, de 9 h. 30 à 11 h. 30 et les jeudis de 20 h. 30 à 22 h. 30, aux Cours professionnels de la Bourse du Travail, 13, rue des Convalescents.

Le Secrétaire-adjoint :
E. Ferrier.

Mise au point

Certains de nos collaborateurs se sont mépris sur la portée de mon dernier article : « Choisir ! ». Ils se sont figurés que, dorénavant, je n'accepterais plus, dans l' « Insurgé », que des articles reflétant exactement ma propre conception de culture individualiste et d'action révolutionnaire.

Ce serait singulièrement rétrécir le champ de nos expériences et rendre bien monocorde ce journal qui veut rester vivant.

Expliquons-nous donc.

J'entends conserver la maîtrise de l' « Insurgé », que j'ai fondé afin de pouvoir m'exprimer en toute indépendance. Jamais je n'accepterai ici la tutelle d'aucun Comité de lecture, d'aucun Conseil d'administration, d'aucun Comité d'initiative. Et je reste maître de choisir la collaboration qui me plaît.

Cependant, dans le domaine idéologique, j'accepterai toutes les controverses possibles et il ne me déplaira pas de publier des articles d'écrivains antirévolutionnaires comme Han Ryner ou Raoul Odin aussi bien que bolchevisants comme Maurice Wullens, d'amour-libristes comme Armand ou Eidée à côté des plus sectaires partisans du mariage.

Cependant il ne faudrait pas exagérer et, sous prétexte d'éclectisme, inonder systématiquement l' « Insurgé » de copie totalement en contradiction avec les tendances de son directeur.

Il ne faudrait pas non plus que, tout en se parant du titre de collaborateur de l' « Insurgé », on n'envoie plus de copie qu'aux journaux qui nous insultent et nous calomnient.

Il fallait s'entendre.

L'opinion de la Presse

sur *A NOUS DEUX PATRIE*
le livre d'André COLOMER

« A nous deux, Patrie », *a écrit M. André Colomer pour donner un titre à son livre hardi, violent, mais vrai.*

Georges PIOCH.

(*La Volonté*, 11 décembre 1925).

Colomer, dont le procès Bajot-Daudet a suffisamment éclairé la position de réfractaire, est un individualiste quelque peu orgueilleux qui avance dans la vie, la cravache en main : Et il cingle mille gens: de Poincaré à Agathon, de Bergson à Pierre Mille avec un luxe d'adjectifs inouïs, adjectifs lumineux ou parfois — trop souvent — scatologiques.

Ses emballements les plus étudiés qui sont d'ordre philosophique, sont de haut mérite et d'une lecture appétissante. Certains arguments « a contrario » ouvrent des horizons pour qui veut réfléchir...

Henri MALOT.

(*Théâtra*, 15 décembre 1925.)

EN MARGE D'UNE CONFÉRENCE

IMPRESSIONS D'UN AUDITEUR

Avec sa voix chaude et prenante et sa verve coutumière, Han Ryner nous entretint longuement, dimanche dernier, de l'historicité de Jésus. Mais le sujet eût gagné à être traité d'une façon plus terre à terre et ramené à une plus brûlante actualité, ce qui l'eût mis mieux à la portée de l'auditoire et l'eût rendu plus profitable à la propagande, car enfin....

Les religions sont-elles des forces d'obscurantisme ?... Oui ! Les prêtres de tous ordres qui monnayent les ténèbres dont ils enveloppent les jeunes cerveaux à eux confiés par d'ignares parents sont-ils des imposteurs qu'il faut démasquer ?... Oui encore. Les partis qui soudoient les prêcheurs de tous les dogmes fausseurs du jugement populaire sont-ils unanimement composés de crapules dont l'unique et commun but est d'abêtir le peuple afin de pouvoir mieux l'exploiter ?... Toujours oui !

Mais peut-on craindre qu'un cadavre enseveli depuis deux mille années sous le sol asiatique reprenne vie tout à coup ? Peut-on craindre que le long corps décharné de Jésus, surmonté de sa face hirsute, exsangue et ravagée, revienne s'agiter spectralement devant les foules terrifiées en même temps que sa voix, fatalement caverneuse, leur clamerait les antiques préceptes de la morale chrétienne, laquelle, comme chacun sait, est toute d'austérité, de renoncement aux joies d'ici-bas et de résignation en ce monde terrestre, ainsi que d'espoir de félicité éternelle en un céleste Paradis ? A ceci on peut catégoriquement répondre : Non ! une telle calamité n'est point à redouter !

Alors, en quoi nous importe-t-il que Jésus ait ou n'ait pas existé, attendu que, s'il a vraiment vécu, il y a de cela fort longtemps, qu'il est de nos jours mort à coup sûr et probablement en état de parfaite décomposition, par conséquent incapable à tout jamais d'importuner par ses discours les honnêtes citoyens de notre chère république ?... En rien mais...

Afin d'établir la part d'authenticité qu'il peut y avoir dans la légende du Nazaréen, notre bon vieux Ryner a dû abaisser ses bonnes vieilles paupières sur de poussiéreux grimoires et scruter de ses yeux inquisiteurs, pétillants malgré l'âge derrière ses savantes lunettes, maint parchemin rongé des mites. Malgré cela, nulle part il n'a trouvé trace sérieuse du séjour de l'homme-dieu parmi les mortels ; s'il conclut, en fin de compte, à l'historicité de Jésus, c'est en y mettant beaucoup de bonne volonté et sans avoir d'argument solide à opposer aux partisans de la non-historicité.

Quant à moi, l'enseignement que je tire de tout cela, est que les quatre évangélistes se sont tout bonnement amusés à écrire chacun un roman à velléités philosophiques en choisissant comme héros un personnage dont les exploits, réels ou supposés, avaient défrayé la chronique de son époque et leur avaient été rapportés, déformés et amplifiés, par de savoureux conteurs.

Rien de plus facile, ensuite, que de faire évoluer ce personnage parmi des lieux et des circonstances tragiques, d'où il se tire toujours, sinon à son corps défendant, du moins d'une façon avantageuse pour sa réputation de héros. Comme le pouvoir qui lui est gratuitement accordé tient du surnaturel, il n'en faut pas plus pour déifier l'homme. En des temps plus récents et des circonstances analogues, on s'est contenté de sanctifier la femme en la personne de la bienheureuse Jeanne d'Arc.

Nos modernes romanciers ne font pas mieux ni plus mal que ces farceurs de Mathieu, Marc, Luc et Jean, lorsqu'ils s'emparent du nom célèbre d'un pourfendeur ou d'un détrousseur fameux et brodent autour de ce nom mille anecdotes plus ou moins vraisemblables qui sont autant de fantaisies revêtues d'une historique parure. Nul n'ignore quelles belles sources à rocambolesques feuilletons furent les vies de d'Artagnan, de Cartouche et de Bonaparte.

Seulement, si à nos actuels et noirs apôtres nous ne pouvons clouer le bec en prouvant que l'« Enfant de la Vierge » n'a jamais, par anticipation, mimé aux étoiles de Palestine le gentil sourire de ses nativités nombreuses, faites de toile, de plâtre ou de sucre (1), il reste fort probable de prouver que les boniments que nous racontent ces charlatans sont dénués de toute vraisemblance. Il est facile aussi de démontrer combien les théories qu'ils nous racontent, ces charlatans sont dénués de toute vraisemblance. Il est facile aussi de démontrer combien les théories qu'ils nous infligent sont erronées et peu en accord avec les idées qu'il nous est permis de professer lorsque nous examinons la vie avec des yeux avertis, induisant et déduisant toujours en hommes raisonnables, arrachant nos intelligences du bourbier où les a enfouies l'héritage de toute une ancestralité mystique et nous réclamant de toute la logique à laquelle nous autorisent les connaissances scientifiques de notre siècle.

Donc, mon avis est que nous avons mieux à faire que de nous passionner pour les fictions d'un passé mort. Certes ! prenons ce qu'il y a de bon dans l'enseignement de ce passé, utilisons les parcelles de lumière tirées à grand'peine de l'ombre des idées par les penseurs qui nous ont précédés,

(1) Voic chez Potin et Dufayel les articles de Noël.

mais ne nous servons que de celles qui pourront éclairer notre marche en avant sur la route de l'avenir, négligeons toutes les autres.

Ne nous turlipinons pas pour savoir si oui ou non Pythagore a existé et s'il fut l'inventeur ou simplement le vulgarisateur de la table chaldéenne, nous pourrions ergoter longtemps sur ce sujet et c'est sans intérêt ; l'essentiel est d'avoir à notre disposition cette table qui nous est fort utile.

Peu nous chaut que Socrate lui-même ait été exactement ce qu'on nous dit qu'il fut ; nos descendants seront bien embarrassés de savoir exactement ce qu'auront été Clémenceau, Lénine et Landru, lorsqu'ils liront les récits contradictoires écrits sur ces hommes par les écrivains de notre génération et pieusement conservés par toute une génération d'hérédo-bibliomanes.

Lisons avec fruit les livres anciens ou nouveaux, rejetons les idées qui nous paraissent fausses et retenons celles qui nous semblent justes sans nous soucier autrement que pour mémoire si on les attribue à Socrate, Christ, ou bien Çakia-Mouni. Mais gardons-nous de trop éplucher l'histoire, ce serait feindre d'ignorer la façon dont elle est écrite.

Laissons en proie aux ronces et aux orties le champ clos du passé et dirigeons nos investigations vers le champ de l'avenir qui est illimité.

ROBERT MACAIRE.

Librairie de " L'INSURGÉ "

Remise de 10 % aux abonnés du journal

*La Librairie de l'*Insurgé, *qui publie ci-dessous une liste de quelques-uns de ses livres, est en mesure de fournir, dans le plus bref délai, tous les ouvrages intéressant les lecteurs du journal. Nous avons eu quelques difficultés pécuniaires et surtout un manque de temps pour l'organiser ; mais, avec un peu de bonne volonté de la part de nos correspondants, et un effort persévérant de notre côté, son fonctionnement est au point. ... ...*

*Envoyez-nous vos commandes nombreuses : vous nous permettrez ainsi de nous développer et de faire vivre l'*Insurgé.

QUELQUES LIVRES A RECOMMANDER :

André Colomer, *A nous deux, Patrie*	10 »	Elie Faure, *La Roue*	4 »
Georges Vidal, *La Halte*	5 »	Stevenson, *Les Hommes joyeux*	4 »
Georges Vidal, *Commentaires*	3 »	Marcel Millet, *La pierre de lune*	3 50
Georges Vidal, *Six-Fours*	6 »	Colette, *Dans la foule*	3 0
Elie Faure, *La Danse sur le feu et l'eau*	6 »	Laurent Tailhade, *Les Commérages de Tybalt*	3 50
Chamfort, *Maximes et Pensées*	7 »	**M. Gorki, *L'Amour morbel***	3 »
A. Mercereau, *Pensées choisies*	10 »	J. Jaurès, *Portraits révolutionnaires*	3 »
J.-J. Brousson, *Anatole France en pantoufles*	7 50	A. de Musset, *On ne badine pas avec l'amour*	3 »
Pierre Bonardi, *Le Rituel de la Volupté*	5 »	Balzac, *L'Illustre Gaudissart*	2 50
Georges Anquetil, *Satan conduit le bal*	10 »	Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*	2 50
J.-H. Rosny, *Les Origines* (La préhistoire)	6 »	Molière, *L'Ecole des Femmes*	2 50
Laurent Tailhade, *Quelques fantômes de jadis*	6 »	André Baillon, *En sabots*	7 50
L. Tolstoï, *Zola, Dumas, Maupassant*	3 50	**A. France, *La Rôtisserie de la Reine Pédauque***	7 50
Léon Werth, *Voyage avec ma pipe*	7 »	Jules Valès, *Les Réfractaires*	7 50
Stevenson, *L'Ile au trésor*	7 »	Jules Valès, *L'Enfant*	7 50
L. Bloy, *Sueur de sang*	7 »	Romain Rolland, *Mahatma Gandhi*	6 75
Marcel Millet, *Pitalugue*	5 50	Elémir Bourges, *Le Crépuscule des Dieux*	7 50
Séverine, *Line*	7 »	Georges Darien, *Le Voleur*	6 75
Claude Tillier, *Belle-Plante et Cornélius*	4 »	Pierre Kropotkine, *Autour d'une Vie*	10 »
Volltaire, *Candide*	7 50	Louise Michel, *La Commune*	6 75
Carco, Dorgelès, etc., *Histoires Montmartroises*	5 »	Elisée Reclus, *L'Evolution, la Révolution et l'Idéal Anarchique*	6 75
Apollinaire, Carco, etc., *La veillée du Lapin agile*	5 »	Max Stirner, *L'Unique et sa Propriété*	6 75
Dostoïewski, *Nietotechka Nezvanova*	7 50		
Tolstoï, *Maître et serviteur*	3 50		

Envoyer les commandes à la Librairie de l'*Insurgé*, 259, rue de Charenton, Paris (12e).